Les Costa de Beauregard et la Suisse

Autor(en): **Perrochon, Henri**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **39 (1931)**

Heft 4

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-30374

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

LES COSTA DE BEAUREGARD ET LA SUISSE [1]

par Henri PERROCHON.

Les rapports de la famille Costa de Beauregard et des riverains romands remontent au XVIIme siècle. Vieille famille patricienne gênoise, des généalogistes plus inventifs que sûrs l'ont fait descendre de Costa, préfet de Rome sous Néron ou de Costus, roi des Espagnes ; un prêtre italien, qui se piquait de poésie et d'étymologie, a prétendu que cette famille provenait directement de la « Costa », de la côte d'Adam... Les charges honorifiques que revêtirent à Gênes les Costa, les missions diplomatiques dont plusieurs d'entre eux furent chargés, les alliances dogales qu'ils contractèrent, suffisent à l'illustration de leur race, suffiraient à celle de beaucoup.

Présenté au duc Charles-Emmanuel, par un cousin, nonce du pape, Jean-Baptiste Costa s'établit en Savoie, acheta le comté de Villard. L'histoire de sa lignée se confond avec celle de sa nouvelle patrie, à laquelle elle a fourni tant d'officiers, de diplomates, de prêtres dont un mourut en odeur de sainteté, de religieuses, depuis l'abbesse du couvent de Sainte-Claire à Chambéry, à la carmélite ou à l'humble fille de la Charité. Bref, dans les annales de la terre savoisienne de ces trois derniers siècles, on retrouve des Costa partout où il est possible de servir.

* * *

[1] Communication présentée à la réunion de la Société d'histoire de la Suisse romande, à Tougues, le 26 septembre 1930.

En 1670, les Costa achetèrent Beauregard, qui, trente ans plus tard, constitua un marquisat. Ils acquirent ce domaine de noble Guillaume de Budé, le petit-fils de l'humaniste. C'est là une des premières traces des rapports que les Costa entretinrent avec Genève. Rapports qui demeurèrent longtemps intermittents. Beauregard était pour ses nouveaux propriétaires une terre de revenu, mais ils n'y habitaient guère. Ils résidaient à Chambéry ou dans leur château du Villard, vieille demeure, qui, au milieu des monts, dressait la silhouette féodale de ses deux tours bordées de mâchicoulis. Pour n'être point très suivies leurs relations avec leurs voisins helvétiques existaient néanmoins.

Alexis Costa, le créateur en France des assolements, l'auteur d'un « Essai sur l'amélioration de l'agriculture dans les pays montueux et en particulier dans la Savoie », fut membre de la Société économique de Berne. Lui et les siens n'étaient point des inconnus à Genève. Quand son fils Henri, garçonnet de treize ans, accompagna à Paris un oncle voyageur et distrait, qui l'oublia un matin, à l'heure du déjeuner, au milieu des appartements de Versailles, ce fut le Docteur Tronchin venu de Genève pour Mme la dauphine, qui passant par hasard, reconnut l'enfant et l'emmena chez lui. La sympathie qu'Henri Costa éprouva dans la suite pour les Genevois date peut-être de cette rencontre heureuse. Lorsque, vers 1770, marié et père de famille, il s'installa à demeure à Beauregard, dans son manoir restauré, des Genevois furent probablement plus d'une fois parmi ses hôtes, objets de réceptions cordiales et rustiques. On accommodait alors un brochet tenu à l'épinette dans un coin du jardin ou des pigeons dénichés dans les trous des murailles, et, pour contempler de tous leurs yeux les visiteurs étrangers, les enfants, mutins et vifs, abandonnaient leurs interminables

parties de ricochets ou leurs jeux sur la pelouse qui de la maison allait se perdre dans les eaux.

Vint le moment, où ces enfants grandelets eurent besoin d'une instruction plus complète que celle qui pouvait leur être fournie à la maison ; Henri Costa alors s'installa à Genève. Il avait donné jusqu'à ce moment à ses fils une éducation patriarcale et saine : catéchisme tous les matins ; l'après-midi, une bonne action (porter du pain, du sucre, du bouillon à des pauvres de Tougues), longues conversations, un peu de lecture, contes pour rires, promenades en devisant, tout cela entremêlé d'heures de jeux. S'ils n'avaient pas acquis une instruction encyclopédique, les jeunes Costa avaient à ce régime formé leur esprit de réflexion et de riposte. « Vois, disait un jour le père à l'un d'eux qui avait trouvé une bourse sur la grève, l'avantage de se lever de bonne heure ! — Hélas ! papa, répondit le gosse, celui qui l'a perdue s'est levé de meilleure heure encore. »

Il n'est pas étonnant que l'intelligence éveillée des petits Savoisiens ait étonné leurs maîtres de Genève. Ils leur firent honneur comme à leur père. L'aîné d'entre eux, Eugène, à treize ans, possédait une littérature considérable et avait une connaissance de la langue italienne qui faisait l'admiration de plusieurs.

Henri Costa avait confiance dans les éducateurs de la ville calviniste, d'autant plus que Jean-Jacques était un mort de trop fraîche date pour être devenu prophète dans son pays. Car, il est d'Henri Costa le mot sur ce philosophe : « Pour ne pas ternir sa gloire, Rousseau eût bien fait de mourir sans *Confessions* ». Il est possible aussi qu'il désirait pour lui-même se rapprocher d'un centre intellectuel, comme nous dirions aujourd'hui. Historien érudit, artiste — il laissa d'admirables dessins à la plume. Henri Costa fut un esprit

curieux de tout. L'Académie de Besançon couronna son mémoire : « Combien l'éducation des femmes pourrait contribuer à rendre les hommes heureux. » Il se trouvait peut-être un peu solitaire à Beauregard, quand Joseph de Maistre n'y séjournait pas. Les devoirs de sa charge de sénateur retenaient ce dernier de longs mois loin de celui qu'il se plaisait à appeler « l'animateur » de ses pensées, le seul qui le comprit « tout à fait ». Même habitant Genève, les Costa reprenaient le chemin de Beauregard, l'été venu, pour y accueillir l'ami fidèle, qui écrivit à l'ombre du manoir lémanique son discours « sur le caractère extérieur du magistrat ou le moyen d'obtenir la confiance publique ». Et c'étaient, sous les chênes et les platanes touffus, de longues et philosophiques promenades. Trente ans plus tard, après la tourmente, de Maistre s'en souvenait : « Vous allez à Beauregard, écrivait-il à Costa, quel nerf vous avez pincé dans mon cœur. Cher et digne ami, avec le mot de Beauregard, vous m'avez fait revenir de trente ans en arrière, vers l'âge des jouissances et des enthousiasmes. »

* * *

Les Costa étaient à Genève, quand la révolution annihila leurs revenus, demeurés entre les mains de leurs fermiers. Les temps pénibles commencèrent. La marquise serait morte en couches — on était en 1791, — si une femme excellente, cette « bonne madame Huber », la veuve du peintre, ne l'avait sauvée par ses admirables soins. Jean Huber avait été quelques années officier au service du roi de Sardaigne, et c'est probablement à Turin qu'il s'était lié avec les Costa. Souvent, Mme Costa devait trouver aide et réconfort auprès de sa vieille amie ; les portes de l'hôtel de la Taconnerie comme celles du Beauregard de Cour, à Lausanne, lui furent toujours maternellement ouvertes.

Jusqu'au moment, où à l'appel du roi de Sardaigne, Henri Costa reprit du service, il demeura à Genève et pour subsister, il vendit de la chandelle. Son mari parti, la marquise vécut en recluse dans son petit appartement de la place du Molard, ne recevant guère que Mme Huber ou quelque émigré de passage. Sa tristesse ne l'empêchait pas d'être secourable à de plus malheureux qu'elle. Elle accueillit une sœur de J. de Maistre, Anne-Marie, et le petit Rodolphe ; ce qui inspira au père reconnaissant cette boutade savoureuse : « Quand j'aurais le don des langues ou celui des prophéties, si je n'ai pas la charité, je ne suis qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante. Heureux donc l'être bienfaisant à qui il sera dit au dernier jour : « J'ai été nu et tu m'as donné deux chemises, entre, ma bien-aimée, etc. » — Oui, madame, ma sœur m'a instruit, comme elle se l'était promis, que vous aviez assisté le petit Rodolphe dans son émigration et qu'il tenait ses deux premières chemises de vous. J'en suis d'autant plus reconnaissant que, malgré toutes les lessives possibles, je me flatte que la toile sera toujours imprégnée de quelques atomes, non pas *caustiques*, mais *costiques* ; et il n'en faut pas davantage pour faire de mon fils un homme d'esprit et un digne homme. »

Quelques mois plus tard, nouveaux secours à une autre sœur de Maistre, Mme de Constantin, et nouvelle expression de « tendre et éternelle reconnaissance » à celle dont les protégés admirent l'héroïque intrépidité. Ce fut encore elle, qui reçut l'aînée des fillettes du philosophe. Un homme dévoué l'avait conduite d'Annecy à Genève ; il fallait, avec précaution, en la déguisant, la faire parvenir à Lausanne.

* * *

Le décret relatif aux émigrés rendu, Genève devenait un séjour peu sûr pour la marquise : des bateaux armés

croisaient sur le lac, des troupes étaient aux frontières. Elle gagna Nyon, en face de la demeure où les ans heureux s'étaient écoulés et qu'elle aimait à évoquer lors des visites de Mme Huber ou de Maistre. A Nyon, la surprit la nouvelle de la mort de son fils aîné, Eugène, décédé à Turin, des suites de blessures. De Maistre chargé du message funèbre erra tout un jour, ses « Carnets » nous l'apprennent, dans les rues du bourg, ne sachant comment aborder la pauvre mère. Puis, le lendemain, au premier matin, il se décida ; l'après-midi, il emmenait Mme Costa à Lausanne, où elle devait attendre la fin de la giboulée révolutionnaire. Pour bercer la douleur de l'émigrée, de Maistre composa son fameux « Discours à Mme Henri de Costa, sur la mort de son fils », rappel des qualités de l'enfant disparu.

* * *

Sans grandes ressources, la santé affaiblie par les chagrins et les soucis, Mme Costa ne mena point à Lausanne brillante vie comme d'autres émigrés plus fortunés ou plus frivoles. Elle avait trouvé un appartement de deux pièces, d'où la vue était étendue. Elle croyait, mirage consolateur ! discerner Beauregard, parfois, à travers une déchirure de la brume. Une des mansardes servait de chambre et de cuisine à la bonne Chagnot, la vieille meunière de Tougnes, qui, se souvenant des bontés de ses maîtres, avait voulu les suivre sur la terre étrangère et les servit pour rien tant que dura l'exil. La marquise et ses enfants occupaient la seconde chambre, aux carreaux rouges, aux rideaux fanés, que meublaient trois chaises de crin, un vieux poêle blanc avec des fleurs et une petite table ; au mur, le portrait d'une Suissesse souriante faisait mal à la désespérée. Dans la maison, un potier exerçait son art, admirer son habileté était la distraction favorite des enfants.

Dans ce Lausanne, un des centres de l'émigration, Mme Costa hanta peu les salons ouverts aux exilés. Alla-t-elle chez les Saladin, à la rue de Bourg, je ne sais. Elle descendit plus qu'une fois sans doute, chez la « bonne madame Huber » qui, aidée de son fils, l'entomologiste aveugle, recevait à Cour des Savoisiens de marque : Maurice de Sales, le baron Vignet des Etoles, Joseph de Maistre et son frère Xavier, qui fit chez l'excellente dame la première lecture de son « Voyage autour de ma chambre ». Elle vécut à l'écart de cette société lausannoise dont M. et Mme de Sévery ont tracé le tableau charmant. Elle était d'humeur peu mondaine ; craignant qu'elle ne s'abîmât dans sa mélancolie, le Dr Tissot, confident et providence des émigrés, lui conseilla de vivre moins seule, de renouer des relations avec d'anciens amis qu'elle avait évités jusqu'alors. L'étroite chambre de la marquise devint le décor de conciliabules, d'échanges d'espérances. Les uns tenaient pour Brunswick, les autres pour les princes, quelques-uns pour la Sardaigne ; tous croyaient au succès de la coalition et oubliaient la misère présente en écoutant un vieillard, portant beau et parlant à ravir, ancien ambassadeur à l'en croire. Il expliquait galamment comment se gagnaient les batailles et se préparait la restauration prochaine. Toute heureuse, Mme Costa écrivait ces agréables prophéties à son mari. Lui se moquait de ces bavardages et des imprudences de gens «qui, en buvant du thé, échaffaudent des systèmes sur la régénération du monde. » Il croyait davantage les « lettres d'un royaliste savoisien », que de Maistre lui dédiait de Lausanne, et qui lui rappelaient les « apocalypses », échangées sur la terrasse de Beauregard, autrefois, alors que les premiers nuages sombres apparaissaient à l'horizon. Pope ajoutait une neuvième béatitude aux Béatitude de l'Evangile : Heureux ceux qui n'espèrent rien de

bon, car leur attente ne sera pas trompée. Le marquis Henri Costa avait pris rang parmi ces bienheureux-là. Les événements donnaient raison à ses prévisions pessimistes. A Lausanne d'ailleurs, les chimères du pseudo-ambassadeur ne résistaient pas longtemps aux assauts de la réalité. Alors, les consolations de l'abbé Bartet étaient précieuses, et surtout l'appui de Joseph de Maistre, l'ami de toujours.

Ce fut lui, qui recueillit la marquise, lorsqu'un beau jour, sa propriétaire la mit à la porte. Les bijoux emportés de Beauregard s'étaient fondus un à un. Mme Costa ne pouvait plus payer son loyer à sa logeuse, une vieille fille, Mlle Rosalie Roth. La brave Chagnot réussit quelque temps à l'attendrir. Ayant appris que Mlle Roth avait aimé jadis un gas, prénommé Hans, et qu'elle avait rimé ses amours flétries, Chagnot en avait appris à chanter tendrement le refrain :

Ich warte dich hier,
O lieber Hans.

Malheureusement, il arriva qu'un des enfants, Victor, malmené par la propriétaire, ameuta sous ses fenêtres les amis qu'il comptait parmi les gamins de Lausanne, et tous hurlèrent la tendre complainte avec force grimaces et singeries. Mlle Roth n'hésita plus ; elle congédia ses locataires.

De Maistre donna asile aux Costa quelque temps. Puis, sa situation financière s'étant améliorée, la marquise habita Petit-Bien, une des maisons que la générale de Charrière-Bavois louait à l'occasion.

Ce fut encore de Maistre, qui alla au-devant du marquis, quand celui-ci put rejoindre sa famille. Ce fut lui qui l'accompagna un matin, au château abandonné. Costa voulait revoir sa maison. Elle n'avait point trouvé d'acquéreur. La

nation l'avait pillée, un peu brûlée, mais non démolie. Le récit de ce pèlerinage est une des plus belles pages du livre remarquable que le marquis et académicien Costa de Beauregard consacra à son arrière grand-père : « Un Homme d'autrefois ». Les pélerins partirent en barque. Les vents s'étaient levés ; l'esquif toucha Evian, puis tourna vers Morges, courut sur Thonon, regagna la côte de Suisse, s'arrêta devant l'antique donjon d'Yvoire, tourna enfin la pointe de Messery avec sa forêt de peupliers. Alors, on aperçut la façade altière aux murailles enlierrées. Costa et Maistre parcoururent la maison, d'où les citoyens du voisinage avaient, en prélèvement patriotique, emporté tout ce qui pouvait leur être utile ; leurs pas résonnèrent lugubrement dans les vastes salles vides, « plus de fenêtres, trois ou quatre volets grinçaient à la bise et la grande porte ouverte pendait sur un de ses gonds ».

Le marquis Henri ne fit que séjourner à Lausanne quelques mois. Puis, il gagna Turin. Sa femme, elle, ne quitta la ville vaudoise qu'en 1799, quand elle put rentrer en France, chez un de ses frères, au château de Marlieu, dans l'Isère.

* * *

Si la Suisse fut pour les Costa de Beauregard, le pays du refuge, une terre d'exil accueillante, elle leur fut aussi un décor de trop de douleurs et de cruels dépouillements pour leur laisser un souvenir sans ombres. Mais, les historiens de Suisse romande peuvent sans arrière-pensée mélancolique, feuilleter les « Mémoires historiques sur la maison de Savoie » ou les « Mélanges tirés d'un porte-feuille militaire », du marquis Henri Costa, et surtout goûter les pages sobres, spirituelles, solidement appuyées sur une documentation tirée des meilleures sources diligemment dépouil-

lées, du marquis Charles-Albert Costa de Beauregard, l'académicien. Celui-ci n'est pas seulement pour nous, l'historiographe des rois dont ses ancêtres furent les serviteurs fidèles, l'analyste et l'évocateur de l'admirable caractère de son aïeul, il est avant tout pour nous, l'historien d'une Sainte, qui fut un peu des nôtres, puisqu'une partie de son séjour terrestre s'écoula à Orbe, Loyse de Savoie. L'ouvrage qu'il lui a consacré avec une piété touchante et la probité qui fut la marque distinctive du caractère de l'homme comme du talent de l'écrivain, nous rend son souvenir particulièrement cher. En nous ouvrant les portes de sa seigneuriale demeure, riche d'un passé qui ne nous est point complètement étranger, M. le marquis Costa de Beauregard ajoute encore à la dette, dont nous sommes débiteurs envers son illustre famille.

Henri PERROCHON.